

# Londres

Autor(en): **Rosier, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 44

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195197>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :  
 SUISSE: un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ETRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1<sup>er</sup> janvier, du 1<sup>er</sup> avril, du 1<sup>er</sup> juillet et du 1<sup>er</sup> octobre.

PRIX DES ANNONCES :  
 du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Etranger, 25 c. la ligne ou son espace.

### Le Belvédère.

Monsieur le rédacteur.

Permettez-moi de vous exprimer mon étonnement sur le silence gardé jusqu'ici par le *Conteur* — qui est cependant un ami de Lausanne — au sujet de la vente projetée de la charmante et coquette terrasse du Belvédère. En seriez-vous peut-être partisan?... J'en doute.

Ainsi que la grande majorité des Lausannois, je ne comprends pas que notre Municipalité puisse faire au Conseil communal une proposition aussi peu étudiée, aussi irréfléchie, pour ne pas dire autre chose.

Comment! c'est dans une ville de 40,000 habitants et dont le développement s'accroît chaque jour d'avantage, une ville universitaire où résident près de 5000 étrangers, que nos autorités communales prendraient la résolution de tronquer la plus belle de nos promenades en lui enlevant un de ses plus gracieux attraits!... Je ne serais point étonné qu'on examinât bientôt la question de savoir s'il n'y aurait pas moyen de palper quelques milliers de francs pour la caisse communale en revendant avantageusement une partie du Crêt de Montriond, qu'on trouve sans doute beaucoup trop grand pour le petit nombre de promeneurs qui le visitent, et d'où l'on ne voit presque rien quand il y a du brouillard.

Quoi! pour 28,000 fr., Lausanne se dessaisirait du Belvédère, auquel on substituerait un tas de pierres arrangées en maison! Ce serait vraiment insensé.

Quand vous vous rendez sur Montbenon, vos yeux ne sont-ils pas agréablement frappés par la gaie éclaircie que le Belvédère nous laisse entre Beau-Site et le Cercle de l'Arc. L'aspect de sa jolie pente gazonnée, couronnée de deux grands arbres, n'est-il pas infiniment préférable à la construction de n'importe quelle architecture qu'on mettrait à sa place?

Dans ce dernier cas, que nous resterait-il? Un sombre paravent se prolongeant sans interruption depuis Beau-Site au chemin des Charmettes, grâce à la construction projetée, à la propriété

de l'Arc et au grand mur de son jardin, qui ne laisseraient au nord qu'ombre et humidité.

L'affirmation que « l'usage que le public fait de la terrasse du Belvédère est à peu près nul » est absolument inexacte. Allez-y, soit dans la matinée, soit dans l'après-midi, vous y rencontrerez des promeneurs contemplant le panorama si varié dont on y jouit.

Au nord, on embrasse toute la partie occidentale de la ville, depuis les casernes de la Ponthaise à la Cathédrale, dominée par le magnifique dôme de verdure de Sauvabelin.

Au midi, le tableau, plus grandiose, nous montre, au premier plan, et au-dessous de la vieille ville, de nouveaux quartiers et de riantes villas; plus loin, la rive de Savoie et le lac Léman dans presque toute son étendue, avec les belles montagnes qui l'enserrent et lui font un cadre admirable! On y découvre le Salève, les Voirons, le Billat, le Mont-Ouson, la dent d'Oche, les Cornettes, le Grammont, la pointe de Grange, le Mureran, la dent au Favre, les Tours d'Aï, les Diablerets, l'Oldenhorn, les Rochers de Naye, Jaman, la tour de Gourze, etc.

Voilà ce que le Belvédère offre à nos yeux. Et la Municipalité de nous dire « que le public ne fréquente pas ce site ravissant; que d'autre part nous pourrions voir un jour s'élever un rideau d'arbres au midi qui achèverait d'enlever le peu de vue qui lui reste de ce côté. »

Le peu de vue! Je viens de décrire le tableau... Il y a des gens qui apprécient singulièrement les choses.

D'ailleurs, les 28,000 fr. qu'on nous offre changeraient-ils la situation financière de la commune et en serions-nous réduits à de si piteuses spéculations? Nous aimons à croire le contraire.

Non, de telles mesquineries ne se conçoivent pas. Ne touchons pas au Belvédère.

Le propriétaire de l'hôtel Beau-Site, qui, depuis deux ou trois ans, fait raser le sommet des arbres de sa terrasse, dès l'approche du printemps, continuera de le faire aussi longtemps que possible, à l'intention des étrangers qui logent chez lui et auxquels il s'em-

presse de faire remarquer ce délicieux point de vue.

Et ces arbres s'élèveraient-ils quelque peu au midi, qu'il resterait encore au Belvédère une superbe vue à l'orient et au nord.

Rappelons ici que lorsqu'une précédente Municipalité proposa, en 1881, de faire pareille vente à M. Progler, alors propriétaire de Beau-Site, vente à laquelle il ne fut pas donné suite, la commission du Conseil communal, chargée d'examiner cette affaire, s'exprimait comme suit, et avec raison :

Le Belvédère représente pour le public une valeur d'agrément importante. A la porte immédiate de la ville, cette petite terrasse est très visitée, sa vue magnifique est appréciée de tout le monde, et la disparition de cette charmante dépendance de Montbenon serait une véritable perte.

La commission admettait même que dans le cas où M. Progler réaliserait le projet qu'il avait alors de bâtir sur sa vigne au midi du Belvédère, si le projet de vente ne devait pas aboutir, il resterait encore à cette terrasse la vue de la ville du côté nord, qui n'est point à dédaigner, les arbres et l'ombrage dont on y jouit.

Un membre de la commission ajoutait encore que, quoi qu'il puisse advenir, le Belvédère conservera une grande valeur d'agrément pour le public et que sa suppression mécontenterait la population.

Espérons que le Conseil communal, qui s'occupera très prochainement de cette question, repoussera énergiquement les propositions de la Municipalité et que le vote aura lieu à l'appel nominal, afin que les amis de Lausanne et de ses promenades se souviennent.

Veillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

\*\*\*

### Londres.

Le très intéressant article qu'on va lire est dû à la plume de M. W. Rosier, professeur à Genève, l'auteur de la *Géographie générale illustrée*, qui a obtenu tant de succès.

Victor Hugo a appelé Paris la ville-monde. Mais quelle cité mérite mieux ce nom que Londres, véritable province complètement occupée par les maisons! Comme elle n'a ni fortifications, ni limites d'octroi, on ne peut dire où elle commence, on ne peut savoir où elle finit. Sur une longueur de plus de vingt kilomètres en ligne droite (distance de Genève à Nyon), le piéton ne voit qu'une agglomération de maisons, d'usines, de villages qui s'ajoutent les uns les autres pour former l'immense ville. En prenant la moyenne des différentes évaluations, on peut lui donner une superficie d'environ 320 kilomètres carrés, dépassant par conséquent de un septième celle du canton de Genève. Mises bout à bout, les rues de Londres formeraient une avenue qui s'étendrait, en ligne droite, de Genève à Péking, à travers l'Europe et l'Asie.

A aucune époque de l'histoire, on n'a vu une pareille masse d'hommes réunis en un même point de la Terre. Combien peu de chose étaient les cités si fameuses de l'antiquité, Memphis, Babylone aussi bien que Rome, relativement à la foule de quatre millions et demi d'individus, qui se presse dans la capitale anglaise. A la population du Danemark (y compris l'Islande) et de la Serbie, il faut encore ajouter celle du Monténégro, pour atteindre ce chiffre énorme. Un auteur a fait remarquer que Londres renferme plus d'Écossais qu'Edimbourg, plus d'Irlandais que Dublin, plus de catholiques que Rome et plus de Juifs que toute la Terre-Sainte. La seule colonie des Tziganes compte à Londres plus d'individus que la ville de Genève n'a d'habitants.

Et l'on se demande où ce phénomène de concentration de tant d'hommes en un seul lieu s'arrêtera, car Londres augmente de jour en jour. Comme une tache d'huile, elle s'étend sur la campagne voisine, englobant, les uns après les autres, les villages et les villes, jadis complètement distincts de la grande cité. On a calculé qu'elle s'accroît chaque jour, en moyenne, d'un village de 250 habitants, c'est-à-dire d'une maison par heure.

Au point de vue du mouvement de sa population, Londres est bien le type accompli de ces grandes villes qu'a créées la civilisation moderne. De même que Paris, Berlin, Vienne, New-York et tant d'autres cités, elle reçoit un cortège ininterrompu d'immigrants et agit, sur le reste du monde, comme un sucoir d'épuisement. C'est un fait reconnu que, dans l'Europe occidentale, l'augmentation de la population profite principalement aux grandes agglomérations urbaines qui ne cessent de s'accroître, tandis que les campagnes tendent à se dépeupler. Chacun se sent attiré vers ces fournaises humaines où l'on croit trouver, à défaut du bonheur et de la santé, des jouissances plus intenses et plus variées. Tout le monde sait qu'on vit beaucoup plus facilement avec un revenu annuel de 5,000 fr. en basse Bretagne qu'à Paris; on peut s'y procurer avec cette somme, comme le dit M. Yves Guyot, plus de pommes de terre, de blé noir, de cidre, de poulets. Mais allez conseiller à un Parisien d'émigrer en Bretagne, il vous prendra pour un fou. En basse Bretagne, il mourra d'ennui, tandis qu'à Paris, il se sent vivre.

Plus que toute autre cité, Londres possède les avantages et les défauts de ces concentrations artificielles d'êtres humains. Par ses

écoles, ses bibliothèques, ses musées, ses galeries de tableaux, le travail intellectuel dans tous les domaines y est sans cesse sollicité. Le *British Museum* renferme peut-être les collections les plus précieuses du monde entier; l'archéologue peut y étudier les antiquités de l'Égypte d'une manière aussi approfondie que s'il faisait le voyage d'Orient; l'érudite y trouve une bibliothèque de plus de 1,300,000 livres et manuscrits. Le musée de South Kensington concentre des richesses d'une valeur inestimable. Celui des Indes renferme à la fois la collection, unique en son genre, rapportée d'Asie par le prince de Galles, et les trésors amassés par la fameuse compagnie des Indes.

Londres occupe le premier rang dans le monde comme marché de capitaux, comme ville de commerce et comme port. C'est l'entrepôt central de la terre. Les navires y apportent des marchandises de tous les points du globe et les réexpédient dans toutes les directions. Voulez-vous n'importe quelle marchandise rare ou abondante? la désirez-vous à des prix exceptionnellement bas et en grande quantité? Adressez-vous à un commissionnaire londonien. Il consulte ses journaux qui lui indiquent les entrées et les sorties des navires, le mouvement des entrepôts, et, bientôt après, il vous fait expédier par le premier voilier ou paquebot, la marchandise demandée.

Les banquiers de Londres ont pu, grâce à la masse des capitaux dont ils disposent, prêter à tous les gouvernements, mettre en œuvre les mines de l'Amérique du Sud, construire les chemins de fer du Brésil, de la République Argentine, du Chili, établir la télégraphie sous-marine. Sur toute la terre, des millions d'hommes travaillent à les enrichir.

Cette affluence de capitaux facilite le commerce et permet la constitution de puissantes compagnies. J'ai eu l'occasion de visiter le comptoir central d'une grande société coopérative. C'était vraiment étonnant. Un immense édifice était rempli de la cave au grenier de toutes les marchandises possibles. On y trouvait de quoi habiller un gentleman et une lady des pieds à la tête, de quoi monter leur ménage et meubler leur appartement. J'ai visité les entrepôts de la compagnie, les magasins de dégustation des vins, des thés et des cafés, les salles à manger pour l'énorme personnel, et d'autres salles destinées aux réunions des actionnaires. Et notez qu'il s'agit là d'un seul comptoir, que la compagnie en possède plus de vingt autres semblables en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Europe, en Amérique; qu'elle a cinq grands navires pour faire ses transports, des plantations de thé et de café dans l'Extrême-Orient, des ateliers dans plusieurs villes anglaises, que sais-je encore?

Le commerce est la vie de Londres. Nulle part au monde, sauf peut-être aux États-Unis, il ne se dépense en annonces des sommes aussi fabuleuses. Le *Times* et les autres journaux en ont, tous les jours, des dizaines de colonnes. Les murs d'une foule de maisons, en particulier des gares, sont couverts d'immenses placards de toute couleur, au moyen desquels les grandes maisons de commerce se font une guerre acharnée. Chacun connaît ce qu'on peut appeler « la lutte des moutardes. » Les deux principaux fabricants de moutarde, Keen et Colman, se font une con-

currence passionnée. L'un couvre les murs d'affiches peintes en jaune sur un fond noir, l'autre, d'affiches peintes en noir sur un fond jaune. Partout où l'un a placé un placard, l'autre en fait mettre un second à côté, au-dessus ou au-dessous. Les approches de toutes les gares se font reconnaître, même à 200 et 300 mètres de distance, par les affiches concurrentes qui se succèdent alternativement. A la station Victoria, je n'ai pas compté moins de 17 placards de chaque espèce.

Mais tout ceci n'est rien encore. Tout Anglais vous dira que, si vous voulez vous faire une idée du prodigieux mouvement commercial de Londres, il faut visiter les *docks*. On appelle ainsi de grands bassins communiquant avec la Tamise par des portes-écluses, au moyen desquelles l'eau s'y maintient toujours au même niveau, ce qui permet de faire en tout temps le chargement et le déchargement des navires. Les *docks* sont entourés de magasins à plusieurs étages, servant d'entrepôts. La visite des *docks* commence par la douane qui n'entretient pas moins de 2000 agents; une salle spéciale renferme un certain nombre de spécimens d'objets ayant servi à faire la contrebande; par exemple, un gros in-folio dont les pages sont remplacées par quelques douzaines de cigares; une crinoline aux ressorts de laquelle sont accrochées des vessies remplies d'excellente eau-de-vie ou de vin d'Espagne; une miche de pain renfermant, au lieu de mie, quelques livres de tabac, etc.

Les caves forment une étape intéressante. A condition d'avoir la tête solide, on peut y déguster tous les crus du monde, du Bordeaux au vin d'Australie, et du Johannisberg au fameux Constance. Mais bien peu de visiteurs sortent victorieux de l'épreuve.

Quant aux magasins bondés de ballots, de caisses, de barils, ils constituent le meilleur musée de géographie commerciale qui se puisse imaginer. Ils renferment des quantités considérables de toutes les marchandises de la terre, parmi lesquelles il en est qu'on ne peut se procurer qu'à Londres. Et sur les quais, dans les entrepôts, c'est un fourmillement d'êtres humains, formant une foule bigarrée, étrange, appartenant à toutes les races du globe.

Londres est unique par les facilités qu'elle offre au financier, au négociant, à l'armateur, unique aussi pour le mouvement prodigieux de ses voitures, de ses omnibus et de ses chemins de fer. Mais, à côté de ce déploiement inouï de richesses, que de contrastes dans les conditions d'existence des individus, que de misères, que de hontes! Il semble que toutes les inégalités sociales, tous les vices s'y sont donné rendez-vous.

W. ROSIER.

### Le mariage dans le grand monde.

Un éminent journaliste russe, le prince Metchersky, qui appartient à l'aristocratie, vient d'esquisser une nouvelle physiologie du mariage dans le grand monde pétersbourgeois. Et comme elle n'est pas seulement applicable à son pays, mais à bien d'autres, nous croyons devoir la reproduire:

« Mon ami Tioutcheff disait, il y a déjà longtemps: la jeunesse d'autrefois